FEUILLETON DU SAMEDI

LE CHEVALIER LOUIS

CINQUIEME PARTIE

I

L'attaque immédiate du fort Boca-Chica résolue, une activité pour ainsi dire fébrile régna dans le camp des assiégeants.

Habitués aux défrichements, les nègres placés sous les ordres de Paty, abattirent en moins d'une heure les arbres qui couvraient le fort, aplanirent le terrain et le rendirent propre à recevoir une batterie qui, par les soins de M. le vice-amiral comte de Coëtlogon fut élevée en un instant.

Le feu commença sans plus tarder.

Les boucaniers, disséminés autour du fort, soutenaient les artilleurs français par une mousqueterie admirablement dirigée et qui gênait extrêmement les Espagnols. Tout ennemi qui se laittait entrevoir tombait mort.

Ducasse, accompagné de de Morvan, parcourait les rangs des flibustiers, mais ne prenait point part au combat.

L'amiral de Pointis n'ayant engagé que les troupes royales, il ne voulait pas avoir l'air de lui disputer sa gloire : il le laissa agir à sa guise.

La batterie élevée par M. le comte de Coëtlogon, quoique son tir fût admirablement bien soutenu, ne produisait pas grand effet ; les boulets qu'elle lançait rebondissaient sans laisser de trace sur les murailles de Boca-Chica, à l'épreuve de la bombe.

—Pour peu que ce siége continue ainsi, dit Ducasse en s'adressant d'un air satisfait à de Morvan, il deviendra le véritable pendant de celui de Troie. Je ne conçois pas que M. de Pointis, qui est un très-grand, un très-véritable homme de guerre, puisse opérer ainsi !...

Le feu ouvert contre le fort durait depuis deux heures avec un véritable insuccès ; mal défendus par deux fortifications en terre improvisées à la hâte, les artilleurs français avaient éprouvés des pertes énormes pour un si court espace de temps ; de la batterie, inondée de sang, on avait déjà retiré vingt cadavres !

Comprenant que cette situation, en se prolongeant, était de nature à compromettre le but de l'expédition, l'amiral se décida enfin à agir.

Ordre fut donné aux bataillons des grenadiers commandés par M. de la Chevau de se préparer à l'assaut.

L'accomplissement de cet ordre présentait malheureusement une légère difficulté : pour monter à l'assaut, il faut une brèche ; or, les murailles de Boca-Chica n'avaient pas même perdu une pierre.

A défaut de la brèche praticable qui leur manquait, les grenadiers se munirent d'échelles et d'une espèce de pont-volant : le pont-volant devait être jeté sur les fossés,

Un instant, de Pointis put croire que sa témérité désespérée allait réussir.

Au moment où les grenadiers sortirent de derrière les retranchements, le feu des Espagnols cessa. Mais à peine cent pas séparaient-ils la colonne d'attaque des remparts de Boca-Chica, qu'une épouvantable décharge de boulets et de mitraille, l'arrêta au milieu de son élan : trente hommes restèrent morts sur la place ; plus de soixante furent blessés !

—Serrez les rangs et en avant ! cria M. de la Chevau qui les commandait.

Les grenadiers reformèrent la colonne et, obéissant à la voix de leur chef, se remirent en marche. Ils n'ignoraient cependant pas qu'on les envoyait à une inévitable boucherie.

—Voilà de braves gens ! dit Ducasse, presque attendri. Bah ! s'ils ne se savaient sous les yeux des flibustiers, ils seraient déjà en pleine débandade !....

A peine le gouverneur achevait-il de prononcer ces mots, qu'une nouvelle trombe de fer et de plomb, sortie du fort, atteignit en plein la colonne.

Cette fois, cent cadavres jonchèrent la terre !

—Serrez les rangs et en avant ! commanda de nouveau M. de la Chevau.

Vains efforts ! les grenadiers en proie à une torpeur trop justifiée, tournèrent les talons et s'éloignèrent au plus vite....

L'amiral de Pointis, dominé par une émotion qu'il s'efforçait en vain de cacher, se mordait les lèvres jusqu'au sang et paraissait indécis ; enfin, prenant son parti, il s'élança vers Ducasse qui s'était insensiblement rapproché de lui, et lui saisissant la main avec force :

—Monsieur le gouverneur, lui dit-il, avant d'être courtisan, je suis un soldat ! La pensée d'attirer spécialement sur moi l'attention de Sa Majesté m'a ébloui et conduit à commettre une grave imprudence ! A présent qu'il s'agit de l'honneur de la France, le soldat se réveille et prend la place du courtisan !.... Que toute la gloire soit pour vous, peu m'importe ! Ce que je veux, c'est réparer à tout prix l'humiliant et douloureux échec que nous avons subi, c'est relever le moral abattu de l'armée, ne pas laisser aux Espagnols le droit de se vanter d'avoir fait fuir les grenadiers français !... Lancez vos flibustiers.

La franchise et la noblesse de cet aveu touchèrent Ducasse.

—Il est quatre heures et demie, dit-il, à sept heures moins un quart au plus tard, vous verrez le drapeau blanc flotter sur la citadelle.

Ducasse salua le baron de Pointis et se dirigea en toute hâte vers le corps des flibustiers ; à peine avait-il fait cent pas qu'il rencontra Montbars.

—Matelot, lui dit-il, remercie-moi, j'achève de rompre une lance avec l'amiral en l'honneur de la flibusterie.

Le gouverneur raconta alors brièvement à Montbars la conversation qu'il venait d'avoir et l'engagement qu'il avait pris.

Les flibustier, en appartenant que l'amiral de Pointis était obligé de s'adresser à eux et que Ducasse devait marcher à leur tête, laissèrent éclater une joie immodérée et bruyante.

Après une armée royale pour témoin de leur courage et réussir là où cette armée venait d'échouer, c'était plus qu'il n'en fallait pour exalter jusqu'aux dernières limites de l'héroïsme ces hommes si passionnés pour le danger.

Leurs dispositions furent promptement prises.

Ils résolurent au lieu de se former en colonnes serrées, de se diviser par groupes de cinq et dix hommes, et de monter à l'assaut par vingt côtés à la fois. En supposant que les Espagnols parvinssent à renverser dix-neuf échelles, ce qui n'était guère probable, ne suffisait-il pas que dix flibustiers missent les pieds sur les remparts pour que Bo...-Chica restât en leur pouvoir ? Cela ne faisait pas pour eux l'ombre d'un doute.

Au signal donné par Ducasse, les Frères-la-Côte, munis de leurs échelles et de larges planches qui devaient leur servir de ponts-volants, s'élancèrent vers le fort.

Cette fois les Espagnolf n'attendirent plus pour commencer le feu, qu'une faible distance se trouvât entre eux et l'ennemi. La vue seule des flibustiers les avait plus effrayés que l'attaque des grenadiers !....

Ils mirent tous leurs canons en jeu,

Vaine résistance ! inutile désespoir ! Les flibustiers, riant et chantant, avançaient comme s'il se fût agi pour eux,—ce qui était un peu vrai, d'une partie de plaisir ! La mitraille abattait-elle un des leurs, il était aussitôt remplacé. C'était parmi eux une gaîté, des plaisanteries, des quolibets, à faire croire qu'ils étaient invulnérables !

Tout à coup, cependant, un cri de rage et de désespoir retentst : Ducasse, atteint par un morceau de mitraille, venait de tomber.

—Amis, s'écria de Morvan, vengeance !

A la vue du gouverneur ensenglanté et au cri poussé par le chevalier, une rage furieuse s'empara des flibustiers : alors ce fut une course effrénée et effrayante : en moins d'une minute ils arrivèrent au pied des remparts.

Vingt planches jetées à la hâte sur les fossés servirent à soutenir les échelles : les flibustiers, se renversant sans pitié entre eux. —chacun voulait passer le premier,—s'élancèrent à l'assaut.

Bientôt une immense acclamation de joie, poussée par l'armée royale, s'éleva jusqu'au ciel ! On venait d'apercevoir un drapeau blanc fleurdelisé se déployer dans l'air.

Au pied de la rampe de ce drapeau se détachait, sur le fond bleu du ciel, la silhouette fière et hardiment campée de l'homme qui, le premier, avait arboré sur les remparts ennemis, le signe de la victoire. Cet homme était de Morvan !

II

La prise de Boca Chica ouvrit aux escadres combinées l'entrée de la baie et par conséquent de la rade de Carthagène.

Avant de pouvoir commencer le siége de la ville, elles devaient passer à travers des chemins affreux et prendre d'asaut deux forts: ceux de Notre-Dame de la Poupe, vaste couvent admirablement fortifié, et de Saint-Lazare.

Ce fut après la prise du fort Saint-Lazare, le 24 avril que l'on mit le siège devant Carthagène, ou, pour parler plus actement, devant *Gezemanie*. Carthagène était, en effet, divisée en deux villes : la haute et la basse. Un fossée profond, où dégorgeait la mer, les séparait, et un pont-lévis, jeté sur les deux bords, leur servait de moyen de communication.

Le 1er Mai, la basse ville était prise et MM. de Pointis et Ducasse sommèrent le gouverneur de la ville de Carthagène, le sieur Don Sanche Ximenès, de se rendre, mais la ville ennemie, défendue par un large fossé garni de quatre-vingts pièces de canons, et approvisionnée pour six mois de vivre, était en état de se défendre avec avantage.

—Mon cher Louis, dit Montbars au chevalier, demain nous entrerons à Carthagène ! Demain l'heure de la vengeance sonnera pour nous !... J'ai revu aujourd'hui le meurtrier du comte de Morvan mon frère ! Cet homme, revêtu d'une autorité occulte supérieure au pouvoir de don Sanche Ximenès, est le véritable gouverneur de la ville !

—Comment veux-tu, Montbars, dit de Morvan, que demain nous entrions à Carthagène ? cela est matériellement impossible !... Nous devrons nous estimer trop heureux si nous prenons cette ville après un siège long et meurtrier !....

—Enfant, tu doutes de mes paroles ! Une fois pour toutes, rappelle-toi donc que je n'avance jamais un fait sans être assuré de son accomplissement. Tu oublies que depuis deux